De *Maryam, fille de Djibouti* à *Amina la migrante* : des réécritures en action pour le Français Langue Étrangère

Entretien avec Jean-Pierre Robert

Évelyne Rosen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/4108>

DOI : 10.4000/genesis.4108

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2019

Pagination : 115-122

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Évelyne Rosen, « De *Maryam, fille de Djibouti* à *Amina la migrante* : des réécritures en action pour le Français Langue Étrangère », *Genesis* [En ligne], 48 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/4108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.4108>

De Maryam, fille de Djibouti à Amina la migrante : des réécritures en action pour le Français Langue Étrangère

Entretien avec Jean-Pierre Robert

Propos recueillis par Évelyne Rosen

Jean-Pierre Robert est à la fois auteur de romans pour la jeunesse et didacticien du Français Langue Étrangère/Seconde (FLE/S). Son livre Maryam, fille de Djibouti a un statut particulier puisqu'il a été publié en 2003 à Djibouti par les éditions Couleur locale et s'est relativement bien vendu avant la faillite de son editrice. Jean-Pierre Robert a pu reprendre ses droits d'auteur. Une réécriture du roman est actuellement en cours pour le proposer à des éditeurs, français cette fois. La première version change ainsi de statut : de tapuscrit édité, elle devient brouillon et support de réécriture ; titre de l'ouvrage et personnage principal sont modifiés : Maryam, fille de Djibouti devient Amina la migrante. C'est le point de départ de cet entretien qui est mené selon trois axes : la question du changement de public, la posture d'auteur didacticien et les relations entre l'auteur et l'éditeur.

Changement de public et impact sur l'écriture

Évelyne Rosen – *Quel était le public que vous visiez quand vous avez publié Maryam, fille de Djibouti ?*

Jean-Pierre Robert – Ce roman a été publié en 2003 à Djibouti par les éditions Couleur locale, soit sept ans après mon séjour à Djibouti où j'ai travaillé six ans au CRIPEN. Derrière ce sigle un peu barbare, se cache le Centre djiboutien de recherche, d'information et de production de l'Éducation nationale où j'ai collaboré à l'élaboration d'une série de manuels de français destinés aux établissements djiboutiens. En conséquence, au moment d'écrire ce petit roman, je connaissais parfaitement le milieu scolaire. Le public visé est donc représenté par les élèves de fin de primaire et de début du secondaire, à la fois djiboutiens, mais aussi africains, puisqu'à l'époque, les éditions Couleur locale avaient pignon sur rue en Afrique.

É. R. – *Suite à la faillite de cet éditeur, vous entreprenez actuellement une réécriture du roman pour le proposer à des éditeurs français. La réimpression chez un autre éditeur exige-t-elle une réécriture du roman ? Si c'est le cas, quelles en sont les raisons à votre avis ? Est-ce lié au changement de public ?*

J.-P. R. – On ne peut pas parler à mon sens de changement de public. Un lecteur de dix ans, africain ou européen, a toujours dix ans. Mais, depuis 2003, le monde a changé, l'exode des migrants s'est amplifié et j'ai réécrit certains passages du livre pour souligner davantage la détresse de ces populations dont fait partie Maryam puisqu'elle quitte Djibouti avec son oncle pour gagner Marseille. Le public s'est élargi aussi. Au départ, le livre s'adressait uniquement à des Africains, aujourd'hui, je souhaiterais le voir diffusé en France, d'où le nouveau titre *Amina, la migrante*.

É. R. – *Avec ce nouveau titre, on perçoit la réalité de cette écriture par strates. Qu'est-ce qui est en jeu dans l'activité de réécriture, au fur et à mesure de l'élaboration des différents brouillons ? Quel impact les réactions du public peuvent-elles par ailleurs avoir sur le processus de création ?*

J.-P. R. – Il y a plusieurs enjeux. Tout d'abord, il faut adapter l'histoire à l'évolution de l'histoire écrite avec un grand H, comme je l'ai dit précédemment. Ensuite, il faut tenir compte des avis des lecteurs. Par exemple, une lectrice libraire m'a fait remarquer, à juste titre, que, dans ce livre, destiné à un jeune public, les personnages consommaient beaucoup trop de pastis, cet alcool très prisé des Méridionaux : une chose

qui m'avait échappé. J'ai donc adapté certains passages du roman. Enfin, l'activité de réécriture, si justement nommée, permet d'améliorer l'écriture, le style.

É. R. – *Dans la nouvelle version en cours d'écriture, Maryam devient Amina. Quelles sont les conséquences sur l'écriture et sur la dynamique romanesque de ce changement de prénom ?*

J.-P. R. – Les conséquences sont toutes relatives. J'ai d'abord mis en lumière les difficultés des migrants clandestins, par exemple leur « jeu de cache-cache » avec les forces de l'ordre. J'ai notamment mentionné la trop célèbre « jungle de Calais », mais dont on ne parlait pas en 2003. Parmi ces ajouts, ces changements, j'ai remplacé Maryam par Amina pour une raison simple. Maryam, Marie en français, est un prénom à la fois chrétien et musulman ; Amina est en revanche un prénom exclusivement musulman puisque c'est celui de la mère du prophète Mahomet. Or, il se trouve que la majorité des migrants clandestins sont musulmans et que l'héroïne du livre est elle-même musulmane. D'où ce changement qui n'a, en fait, aucune incidence sur le texte.

É. R. – *Le public visé est-il touché par cette actualité ? Comment un auteur se soucie-t-il d'ailleurs de son jeune lecteur ?*

J.-P. R. – Bonne question, mais difficile ! Tout d'abord, l'histoire doit rencontrer les centres d'intérêt des lecteurs. C'est évident pour un jeune Africain qui a toujours un parent immigré ou qui a tenté l'aventure. Ça l'est sans doute moins pour un Français de souche. Cependant, nos adolescents ont forcément conscience du problème de l'émigration, étant donné la masse d'informations diffusées par les médias. D'autre part, n'oublions pas que beaucoup d'élèves français côtoient et vivent tous les jours dans leurs écoles avec des camarades récemment immigrés.

É. R. – *L'un de vos objectifs pour être en phase avec ce public est d'écrire « dans une langue simple, imagée » comme il est précisé en quatrième de couverture de Maryam, fille de Djibouti. Comment y parvenir concrètement ?*

J.-P. R. – Écrire dans une langue simple, imagée, est un exercice difficile. Plus la palette des lecteurs est ouverte,

plus l'exercice est délicat, notamment quand il s'adresse à des publics francophones aussi différents. Pour contourner la difficulté, j'ai essayé d'utiliser deux registres de discours. Le premier, plus littéraire, est celui du récit et du conte. En effet le roman s'apparente à un conte de fées moderne puisque Maryam retrouve en France un père biologique inconnu qui est châtelain. « Le pommier se plaît à Picavent. Malgré sa petite taille, il ne craint pas la colère des vents, se moque d'eux, même à l'automne où ses magnifiques fruits, jaunes à reflets d'or, résistent à tous leurs assauts. » On remarquera la personnification, le pommier étant un personnage incontournable du livre... Le second registre, moins soutenu, est celui des dialogues où fourmillent des mots, des expressions, des tournures de la langue familière. En voici un exemple. La scène se passe au café du village où les consommateurs commentent les vols à répétition survenus récemment : « À moi, il m'a chipé un poulet. C'était avant-hier, à midi. La bestiole était sur la table de la cuisine. J'étais dans la salle de bains en train de me laver les mains. Ma femme quitte la cuisine pour répondre au téléphone. Quand elle revient, plus de poulet ! Il s'était envolé ! J'ai entendu le chien aboyer mais j'y ai pas prêté attention. » On remarquera les mots familiers (chipper, voler) mais aussi l'utilisation familière des négations : « j'ai pas entendu », « j'y ai pas prêté attention ».

É. R. – *Vous n'hésitez cependant pas à employer également des tournures complexes, par exemple à la page 7 : « Craignant que la discussion ne s'envenimât, l'aubergiste intervint ». Quelles sont vos réflexions face au brouillon et à de telles tournures, au moment de la réécriture ?*

J.-P. R. – Je suppose que c'est l'imparfait du subjonctif qui a retenu votre attention. La relecture ne m'a pas engagé à changer ce français relativement soutenu, et ce pour deux raisons. La première, c'est que les Africains sont très attachés à la langue de Molière. Il ne fallait donc pas les décevoir ! N'oublions pas que ce sont les enseignants qui vont recommander ce livre à leurs élèves et ils attendent des auteurs des livres écrits dans une belle langue ! Souvenons-nous que la plupart des auteurs africains – je pense par exemple à Camara Laye et à son *Enfant noir* – écrivent un français parfait !... La seconde raison concerne les élèves français plus habitués à écrire des SMS ou textos que de véritables

textes en bon français. Et si ce petit livre était de nature à les motiver à repenser, voire améliorer leur français écrit ? Ce serait formidable, non ?

É. R. – *Oui, effectivement. Un autre point d'intérêt est le rôle central des dialogues. Dites-nous-en un peu plus sur la place de ces dialogues...*

J.-P. R. – La place des dialogues est très importante puisque le dialogue est au centre de la communication. Le dialogue est un moteur de l'invention, certes, mais pas le seul. En effet, quand un auteur imagine un dialogue, il se met dans la peau de ses personnages et le contenu qu'il écrit déborde souvent le cadre qu'il avait prévu à l'origine. Pour illustrer cette constatation, je dirai tout simplement que l'écrit se développe en écrivant comme l'appétit vient en mangeant... Le moteur de l'invention le plus important me semble être plutôt l'expérience. Je n'aurais pas écrit ce livre si je n'avais pas vécu à Djibouti, si je n'avais pas côtoyé des groupes de réfugiés dans la misère, suspendus tous les jours au portail de notre modeste maison, sollicitant non de l'argent mais de la nourriture, et qui nous obligeaient, ma femme et moi, à prévoir toujours plus de provisions de bouche !... J'ai été tenté d'écrire un roman noir, j'ai préféré écrire un conte plein d'espoir pour tous les enfants clandestins, frères et sœurs d'Amina.

Autour de la posture d'auteur didacticien

É. R. – *Comment gérez-vous cette double casquette, qui est particulièrement intéressante pour notre propos : être auteur de romans pour la jeunesse, mais également auteur d'ouvrages majeurs en didactique du FLE/S ? Dans quelle mesure l'écriture romanesque poursuit-elle ici des visées didactiques ?*

J.-P. R. – J'avoue que, quand j'ai écrit ce livre, j'ai oublié ma casquette d'auteur en didactique. En fait, je voulais écrire une histoire de notre époque, mais pour gommer son caractère sombre, je l'ai habillée en conte comme l'ont fait avant moi, en beaucoup mieux, nombre d'auteurs comme Perrault. Relisons *Cendrillon* ou *Le Petit Poucet*. Leur histoire est triste, mais leur fin est heureuse. Cela dit, je ne suis pas sûr que l'écriture romanesque puisse poursuivre des visées

didactiques. Je dirai simplement qu'un extrait de roman bien écrit, parfaitement adapté à l'âge et aux goûts des élèves, peut être étudié en classe. Une anecdote à ce sujet. Il y a quelques années, une inspectrice du ministère de l'Éducation du Maroc m'a contacté pour me demander l'autorisation de publier un passage de *Maryam, fille de Djibouti* dans un livre scolaire marocain.

É. R. – *Quelle est justement la part d'éléments autobiographiques dans l'écriture et la réécriture du roman (le choix de Djibouti, de la Haute-Provence) ?*

J.-P. R. – On ne peut écrire, bien évidemment, que sur des sujets qu'on maîtrise ou des lieux qu'on connaît. La part d'éléments autobiographiques dans ce petit livre est immense. Je connais bien Djibouti et ses milieux scolaires. Tous les noms géographiques employés existent bel et bien. J'ai parcouru le pays de long en large. J'y ai rencontré nombre de réfugiés somalis qui m'ont raconté leur histoire. Quant à la partie française, j'ai choisi la région où j'habite, une région réputée pour ses plantations de vergers, en changeant naturellement les noms : Ventavon est devenu Picavent, Laragne s'est transformé en Ralagne ! Ventavon possède un château comme Picavent et Marseille possède un centre de rétention bien connu des migrants qui traversent la Méditerranée !

Les relations entre auteur et éditeur

É. R. – *L'œuvre dans sa première version était-elle une commande ? L'éditeur avait-il imposé un cahier des charges ? Et si oui, lequel ?*

J.-P. R. – Non. C'est moi qui ai proposé le tapuscrit. Je l'ai envoyé en priorité à cette maison d'édition que je connaissais et comme l'éditrice a accepté immédiatement, je ne l'ai pas proposé à d'autres maisons d'édition. Il n'y a donc pas eu de cahier des charges.

É. R. – *Y avait-il un cahier des charges pour l'illustration ?*

J.-P. R. – Non, aucun.

É. R. – *Comment s'est fait le choix de l'illustrateur ?*

J.-P. R. – Je ne suis pas intervenu dans le choix de l’illustrateur. L’éditrice a choisi elle-même un jeune dessinateur djiboutien en qui elle avait toute confiance. Elle ne m’a jamais demandé mon avis sur les dessins que j’ai découverts, comme les lecteurs, quand j’ai reçu le livre imprimé.

É. R. – *Pourquoi n’y a-t-il pas davantage d’illustrations dans le roman ?*

J.-P. R. – Je l’ignore. Je suppose que l’éditrice a voulu faire des économies.

É. R. – *Un éditeur a-t-il été trouvé pour la réédition ?*

J.-P. R. – Non pas encore. Il faut dire que je n’ai pas vraiment prospecté.

É. R. – *Une évolution de l’illustration de couverture est-elle envisagée ou envisageable ?*

J.-P. R. – Généralement, les éditeurs se réservent le droit d’imaginer eux-mêmes la couverture. Cela dit, en cas de nouvelle édition, il faudrait bien entendu changer la couverture ainsi que les dessins pour des raisons évidentes : si le texte m’appartient, les dessins non et je n’ai aucun contact – je n’en ai jamais eu – avec l’illustrateur.

É. R. – *Des fiches pédagogiques pour l’exploitation en classe sont-elles en projet ?*

J.-P. R. – Non, puisque le livre n’a pas été conçu dans une perspective FLE. Pour moi, sa lecture relève de la lecture-plaisir. Cependant, s’il intéressait un éditeur de FLE, on pourrait bien entendu prévoir des fiches pédagogiques.

É. R. – *Terminons par quelques questions d’ordre technique. Rédigez-vous vos romans à la main ou directement sur ordinateur ?*

J.-P. R. – Sur ordinateur.

É. R. – *Utilisez-vous, en parallèle, d’autres supports (par exemple un carnet de notes) ?*

J.-P. R. – Non, aucun autre support.

É. R. – *Comment gérez-vous les différents brouillons numériques ? Est-ce qu’il y a des traces visibles, par exemple des ratures, sur les différentes versions ?*

J.-P. R. – Non. Je fais confiance à ma mémoire.

É. R. – *Donnez-vous un nom, un code ou un numéro aux versions successives ou laissez-vous l’ordinateur gérer ces versions successives ?*

J.-P. R. – En fait, j’ai quatre documents : Maryam.doc, Maryam1.doc, Maryam2.doc, Amina.doc.

É. R. – *Revenez-vous parfois sur des versions antérieures pour « gommer » les modifications effectuées ?*

J.-P. R. – Non, avec ces quatre dossiers, j’ai l’historique et l’évolution du livre que je conserve précieusement.

É. R. – *Effectuez-vous des tirages d’imprimante pour vous relire et reprendre le texte à la main avant de saisir les corrections au clavier ?*

J.-P. R. – Actuellement, non. Au moment de l’écriture du roman dans sa première version, j’imprimais les chapitres au fur et à mesure avant de les relire attentivement et de les corriger à la main...

É. R. – *Avez-vous gardé la trace de la toute première phrase du roman que vous avez écrite ?*

J.-P. R. – Non, mais je me souviens du premier mot, Maryam. Maryam est en fait le nom d’une jeune femme somalie, grande et belle, musulmane, réfugiée, qui a travaillé chez nous pendant toute la durée de notre séjour à Djibouti. Elle était si belle que beaucoup de Français travaillant avec moi à Djibouti venaient régulièrement nous rendre visite uniquement pour le plaisir de la voir !

Comparaison de deux états au moyen du logiciel MEDITE, qui permet de mettre en évidence les modifications et réécritures opérées entre deux états du roman. On peut remarquer des ajouts qui font écho à l'actualité, la modification du prénom du personnage principal, le passage de l'imparfait au présent et une réécriture visant une langue simple et imagée

Depuis huit jours qu'il était enfermé dans ce centre, c'était la énième fois qu'il devait répondre aux mêmes questions posées de différentes façons. Cette méthode employée par la police, il ne la connaissait que trop bien, et il savait que c'était une technique pour rechercher la vérité. Malheur aux étourdis qui se trompaient, dont les déclarations variaient ! Ils n'étaient pas au bout de leurs peines ! Souvent, il avait eu envie de se révolter, mais il savait qu'une telle attitude ne servirait à rien. Il valait mieux être patient, se montrer coopératif.

– Tu étais donc balayeur. La voix du policier était blessante.

À dessein, il cherchait à humilier Abdillahi. Il continua :

– Tu te fous de moi ou quoi ?

– Excusez-moi, je ne comprends pas.

– Monsieur ne comprend pas ! Tu te dis balayeur, et tu parles un français parfait !

– J'ai fait des études. J'étais instituteur dans mon pays.

– Je sais, c'est écrit, tu l'as déjà dit.

Abdillahi faillit lui demander pourquoi, dans ces conditions, il avait douté de ses déclarations précédentes mais il se tut. Il savait que le policier cherchait à comprendre les raisons de sa venue en France, que chaque clandestin, aux yeux des hommes de l'ordre, était souvent un trafiquant ou un terroriste en puissance.

Le policier changea de méthode. Il se radoucît.

– Tu es donc éduqué, je le constate, tu avais un métier à Djibouti, si on croit tes papiers. Alors, pourquoi es-tu parti ?

On entraînait dans le vif du sujet. L'oncle de Maryam savait que c'était le moment le plus important de l'interrogatoire. Il répondit :

– La vie à Djibouti est difficile. Le salaire que je percevais ne me permettait pas de vivre dans des conditions décentes. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de tenter ma chance à l'étranger.

– Et pourquoi la France ?

– Parce que je parle français. Je ne connais aucune autre langue étrangère.

Abdillahi mentait. Comme la plupart des personnes installées à Djibouti, il parlait, outre le somali, l'afar et l'arabe. Mais l'avouer, c'était relancer l'interrogatoire, le policier pouvant lui demander

Depuis huit jours qu'il était enfermé dans ce centre, c'était la énième fois qu'il devait répondre aux mêmes questions posées de différentes façons. Cette méthode employée par la police, il ne la connaissait que trop bien et il savait que c'était une technique pour rechercher la vérité. Malheur aux étourdis qui se trompent, dont les déclarations varient ! Ils ne sont pas au bout de leurs peines ! Souvent, il avait eu envie de se révolter, mais il savait qu'une telle attitude ne servirait à rien. Il valait mieux être patient, se montrer coopératif.

– Tu étais donc balayeur. La voix du policier était blessante.

À dessein, il cherchait à humilier Abdillahi. Il continua :

– Tu te fous de moi ou quoi ?

– Excusez-moi, je ne comprends pas.

– Monsieur ne comprend pas ! Tu te dis balayeur et tu parles un français parfait !

– J'ai fait des études. J'étais instituteur dans mon pays.

– Je sais, c'est écrit, tu l'as déjà dit.

Abdillahi faillit lui demander pourquoi, dans ces conditions, il avait douté de ses déclarations précédentes mais il se tut. Il savait que le policier cherchait à comprendre les raisons de sa venue en France, que chaque clandestin, aux yeux des hommes de l'ordre, pouvait être un trafiquant ou un terroriste.

Le policier changea de méthode. Il se radoucît.

– Tu es donc éduqué, je le constate, tu avais un métier à Djibouti, si on croit tes papiers. Alors, pourquoi tu es parti ?

Djibouti est un pays sans histoire. Il n'y a pas de guerre civile à Djibouti, que je sache ! Et on y vit plutôt bien !

On entraînait dans le vif du sujet. L'oncle d'Amina savait que c'était le moment le plus important de l'interrogatoire. Il répondit :

– La vie à Djibouti n'est pas aussi facile qu'on le dit. Le salaire que je percevais ne me permettait pas de faire vivre ma famille dans des conditions décentes. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de tenter ma chance en France.

Abdillahi prit peur. Il pensa un instant à Amina. Il avait mentionné sa famille alors qu'on l'avait arrêté seul. Le détail échappa au policier.

– Et pourquoi la France ? Tu comptais, sans doute, comme beaucoup d'Africains, traverser la France et rejoindre Calais

pourquoi il n'avait pas choisi un autre pays d'accueil. Le policier sembla accepter l'explication. Il poursuivit :

– On parle aussi français au Canada, **en Suisse ou** en Belgique. Alors pourquoi la France ?

– C'est le pays le plus proche de Djibouti, géographiquement parlant.

– « Géographiquement parlant », Monsieur a raison !

L'instant de courtoisie était terminé. L'expression, trop belle aux yeux du policier, avait ravivé son ironie.

– **J'y** crois pas à tes raisons. Je crois surtout que tu mens ! On quitte pas un pays comme Djibouti quand on a ton instruction et du **travail** ! Je crois surtout que Monsieur est venu ici avec des mobiles moins **avouables** ! Allons, avoue, tu fais partie de quel réseau ?

– Je ne fais partie d'aucun réseau, je ne suis ni un trafiquant ni un terroriste.

Sans le vouloir, Abdillahi avait haussé la voix, ce qui mit le policier hors de lui. **Celui-ci** cria :

– Tu es un terroriste, j'en suis sûr ! Avoue !

Abdillahi ne répondit pas. Il devait à tout prix garder son calme, pour la mémoire de Nimo qui reposait à Djibouti, pour l'avenir **de Maryam** qui se cachait quelque part à Picavent. Il réussit à inscrire un sourire sur son visage.

pour gagner clandestinement l'Angleterre. Tu as entendu parler, je suppose, de « la jungle de Calais » et de ses milliers de migrants ? Tu connais leur vie là-bas, leur misère ?

– Non. Je n'en ai jamais entendu parler. De toute façon, **l'Angleterre ne m'intéresse pas. Je ne parle que le somali et le français.** Je ne connais aucune autre langue étrangère.

Abdillahi mentait. Comme la plupart des personnes installées à Djibouti, il parlait, outre le somali **et le français**, l'afar et l'arabe. Mais l'avouer, c'était relancer l'interrogatoire, le policier pouvant lui demander pourquoi il n'avait pas choisi un autre pays d'accueil. Le policier sembla accepter l'explication. Il poursuivit :

– On parle aussi français au Canada, en Belgique **ou en Suisse**. Alors pourquoi la France ?

– C'est le pays le plus proche de Djibouti, géographiquement parlant.

Le policier bondit sur sa chaise.

– « Géographiquement parlant », Monsieur a raison !

L'instant de courtoisie était terminé. L'expression, trop belle aux yeux du policier, avait ravivé son ironie.

– **Je n'y** crois pas à tes raisons. Je crois surtout que tu mens ! On **ne** quitte pas un pays comme Djibouti quand on a ton instruction et du **travail** ! Je crois surtout que Monsieur est venu ici avec des mobiles moins **avouables** ! Allons, avoue, tu fais partie de quel réseau ?

– Je ne fais partie d'aucun réseau, je ne suis ni un trafiquant ni un terroriste.

Sans le vouloir, Abdillahi avait haussé la voix, ce qui mit le policier hors de lui. **Il** cria :

– Tu es un terroriste, j'en suis sûr ! Avoue !

Abdillahi ne répondit pas. Il devait à tout prix garder son calme, pour la mémoire de Nimo qui reposait à Djibouti, pour l'avenir **d'Amina** qui se cachait quelque part à Picavent **si la chance lui avait souri**. Il réussit à inscrire un sourire sur son visage.

JEAN-PIERRE ROBERT est l'auteur de plusieurs dictionnaires, entre autres le *Dictionnaire pratique du CECR* co-signé avec Évelyne Rosen, paru en 2010 chez Ophrys. Il a fait une longue carrière à l'étranger comme attaché linguistique, notamment dans les pays arabes.

jean-pierre.robert05@orange.fr

ÉVELYNE ROSEN est maître de conférences en didactique des langues et des cultures à l'université de Lille et responsable pédagogique du DEFI (Département d'enseignement du français à l'international) de l'université de Lille.

evelyne.rosen-reinhardt2@univ-lille3.fr